Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 19 (1931)
Heft: 80

Artikel: Ulrich Zwingli : d'après ses œuvres
Autor: Bouvier, André
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380200

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ULRICH ZWINGLI

D'APRÈS SES ŒUVRES

Il y a quatre cents ans, le 11 octobre, Zwingli, atteint de quatre blessures, gisait sur le champ de bataille de Kappel. Reconnu, il fut achevé par le capitaine Vockinger, d'Unterwald. Son cadavre fut coupé en quatre et brûlé. Puis on mêla les cendres à du fumier. Ainsi mourut celui qui aima d'un amour égal sa patrie et son Dieu ; en Le servant, il conduisit son pays sur les chemins de l'affranchissement chrétien et du progrès social.

On peut comparer Luther et Zwingli ; on ne doit pas les subordonner. Le milieu, les circonstances, la durée d'activité, tout varie. Le fils du mineur saxon descend dans les profondeurs et arrache aux puissances des ténèbres la « justification par la foi », sa délivrance. Le fils des pâtres helvétiques gravit les hauteurs et contemple d'un regard libre, au delà des petitesses terrestres, la grâce souveraine de Dieu (1).

Le but des extraits qui suivent, tirés pour la plupart des œuvres moins connues du réformateur (2), est de faire apparaître sa personnalité dans ses principaux aspects, en le laissant parler lui-même. Nous rendrons ainsi hommage à celui que Rudolf Gwalther a appelé : *Christi cultor fidelis, veri cultus assertor fortissimus.*

LE CROYANT

Gebetslied in der Pest (1519).

La peste éclata à Zurich une demi-année après l'entrée en fonctions de Zwingli. Il fut atteint en septembre et ce n'est qu'au milieu de novembre que le danger mortel était écarté, mais il en ressentit longtemps encore les

(1) J.-C. Mœrikofer, *Ulrich Zwingli, nach den urkundlichen Quellen.* Leipzig 1867. — (2) *Ulrich Zwingli. Eine Auswahl aus seinen Schriften.* Zürich 1918.

effets (1). Ses amis de près et de loin avaient admiré et craint tout ensemble son dévouement sans bornes. Le légat envoie son médecin. Zwingli peut enfin écrire : « La peste a laissé ses traces en moi ; ma mémoire est affaiblie ; j'ai l'esprit amorphe ; parfois, en prêchant, les idées m'échappent, et même il arrive que mes membres s'alourdissent en une langueur mortelle... Mais Dieu mettra une bonne fin à tout cela ». A la Saint-Sylvestre, il annonce aux siens : « Hier enfin, j'ai pu mettre de côté le dernier emplâtre du dernier ulcère »(2).

L'oraison dans la peste.

1. *Au début de la maladie.*

Aide, Seigneur Dieu !
Au secours !
La mort, je jure, est à la porte.
Christ, près de moi !
Je crie à toi !
Si c'est ton vœu,
Arrache l'épieu
Qui me laboure.
Si la mort vient,
C'est ton destin
Au milieu de mes jours.
Sans un retour
J'irai :
Ta volonté,
Je m'en assure,
Sera à ma pauvre mesure.

2. *La crise.*

Pitié ! Pitié ! Seigneur,
Le mal empire,
Et c'est l'empire
De la terreur,
Qui règne en mon corps et mon âme.
Reste, ô Seigneur,
Consolateur,
Ma sûre forteresse.
Tout est passé :

(1) *U. Z. Eine Auswahl*, p. 17. — (2) Mœrikofer, p. 76.

Ma langue est muette,
Mes sens sont émoussés.
Il est grand temps
Dieu combattant !
Mène au dénoûment ma bataille.
Déjà, mon corps est livré
Aux mains du Malin déchaîné.
Mon corps crie grâce !
...Mon cœur,
Sauveur,
Est près de toi.

3. *La convalescence.*

Sauvé, Sauvé !
Je m'en retourne
Vers le salut.
Si tu permets
Que plus jamais
Mon âme en l'abîme ne sombre,
O mon Seigneur,
De tout mon cœur,
Sans m'arrêter
Je chanterai
Ta bonne leçon et ta gloire.
Et s'il me faut
Subir la faux,
Plus tard, d'une mort plus cruelle,
Je porterai
Tous les fardeaux,
Avec ton aide,
Pour ton drapeau.

Eine Predigt von der ewig reinen Magd Maria, der Mutter Jesu Christi.

Cette prédication, dont nous ne donnons que la dédicace, est une réponse aux graves accusations portées contre Zwingli quant au dogme de l'Immaculée conception. Ses frères même, à Wildhaus, étaient inquiets. Le contenu frappe par sa mesure, et s'apparente au commentaire du Magnificat de

Luther, qui venait de paraître[1]. Par sa dédicace, le réformateur voulait montrer combien lui étaient chers les liens familiaux. Il ne parvint pas à gagner ses frères aux idées nouvelles. Le cadet, Andreas, lui fut arraché par la peste. Jacob, l'avant-dernier, avait fait ses humanités à Vienne, avec Valentin Tschudi sous la direction de Vadian. Il mourut subitement là-bas. Les autres étaient restés paysans ou bergers dans les montagnes de la patrie, et devaient, peu de temps après, rompre avec Ulrich [2].

Le frère.

...Si celui qui a reçu l'ordre de Dieu transige, il devra rendre compte de ceux qui se perdent, et leur sang retombera sur lui (Ezéchiel III, 18). S'il obéit, s'il résiste à l'impudence de ce monde, il sera sans doute honni, exécré, mis à mort. Qu'aimeriez-vous mieux ? Que je me taise, en laissant empirer les maux que je dois combattre, pour m'abandonner à Satan par amour du confort et des honneurs terrestres ? Je sais bien ce que vous répondrez : « Non, pas cela, mais ...ne va pas trop fort ! » Allez ! Les misères de ce jour sont si grandes qu'il faut toute la rudesse des prophètes et toute la colère de Dieu pour les réduire. Rassurez-vous donc : je craindrais Dieu davantage en n'agissant pas assez que trop. Ne voulez-vous pas supporter que pour le salut de plusieurs je perde renom, fortune, corps et vie, pour que mon âme soit reçue en la grâce de Dieu ? Vous rétorquerez encore : Oui, mais si tu étais mis à mort ou brûlé, ce serait grand' honte pour nous ! Et moi de dire : Le Christ, dont je suis l'homme-lige, a dit : «Bienheureux serez-vous, lorsque les hommes vous haïront... Réjouissez-vous en ce jour et tressaillez d'allégresse, parce que votre récompense sera grande dans le ciel » (Luc VI, 22). L'Evangile a son origine dans le sang du Christ ; c'est pourquoi il se fortifie dans la persécution. Donc, mes très chers frères, si l'on veut vous faire honte de moi, regardez bien d'où vient l'accusation. Ceux qui me calomnient avec tant de malice, ne sont pas poussés par l'honheur de Dieu ; c'est sa Parole proclamée par un serviteur qui les excite, parce qu'elle contredit leur violence, leurs rapines et leurs polissonneries. Laissez-les de côté ; ce sont des aveugles conducteurs d'aveugles. Pour vous, faites en sorte que le Christ soit pour vos cœurs comme un vrai frère, et que vous puissiez vous entretenir affectueusement avec lui, comme vous le faites entre vous.

Que Dieu vous ait en sa garde !

(1) *U. Z. Eine Auswahl*, p. 117. — (2) MŒRIKOFER, p. 125.

Si vous êtes frères du Christ, je reste éternellement votre frère.

[D'une lettre introductive pour la prédication sur Marie, la pure servante, mère de Jésus-Christ ; à ses frères Heini, Claus, Hans, Wolfgang et Bartholomé Zwingli ; 17 sept. 1522.]

L'HUMANISTE ET LE PÉDAGOGUE

Wie man edle Jünglinge heranbilden soll (1 août 1523).

Déjà en 1524, ce charmant petit écrit était qualifié de manuel pédagogique. C'est une *Badenschenke*, un présent fait à son beau-fils, Gerold Meyer de Knonau, au retour de la cure de Baden. Zwingli nous y apporte la synthèse classique de l'humaniste, harmonisant les enseignements antiques et chrétiens. En même temps, il préparait sa réforme scolaire à la cathédrale. La traduction est empruntée à la seconde édition allemande, rédigée apparemment par l'auteur en 1526[1]. Gerold, le fils de Anna Reinhart, veuve de Hans Meyer de Knonau, avait été envoyé à Jakob Nepos à Bâle, correcteur dans l'imprimerie de Froben. Agé de quatorze ans environ, c'est un joyeux compagnon qui écrit à son protecteur et parent : « Jupiter lui-même n'aurait pu choisir un petit coin plus aimable et délicieux que Bâle... je laisse à d'autres le soin de vanter les Champs élyséens ! » Sans doute, le séjour à Bâle a « trop bien réussi ». Après diverses incartades, Gerold, puni et repentant, sort de cachot et change de vie. Comme ce livret était d'emblée destiné à la publicité, il est compréhensible que Zwingli ne trahisse point les liens qui l'unissent au jeune noble[2]. Gerold mourut aux côtés de son père à Kappel.

De la manière d'éduquer la jeune noblesse.

I. *Comment l'esprit délicat d'un homme noble peut saisir la félicité divine.*

Je commence à l'âge où l'on possède déjà la raison et où l'on peut nager sans ceinture. C'est celui dans lequel tu es, cher jeune Gerold.

Avant tout, rappelle-toi ceci : le pouvoir humain, fût-il plus grand même que l'éloquence d'un Périclès, ne parvient jamais à conduire le cœur à la foi au Dieu unique. C'est le Père seul, qui peut nous attirer à Lui (Jean VI, 44). Et cependant, selon la Parole de l'apôtre, la foi vient de ce qu'on entend (Rom. X, 17), pourvu qu'il s'agisse de la parole du Christ. Mais en même temps, il faut prier celui qui seul rend croyant, afin qu'il éclaire par son Esprit la Parole entendue. Car la prédication n'est efficace que si l'Esprit vibre en même temps en nous.

(1) *U. Z. Eine Auswahl*, p. 367. — (2) Mœrikofer, p. 204.

Il ne semble pas inapproprié à la doctrine du Christ d'arriver aussi à la foi par la vue. Si nous contemplons par exemple tout l'agencement de l'univers, si nous mettons le doigt sur tous ses détails soumis à une perpétuelle variation, nous comprenons combien doit être immuable Celui qui a fait de ce cosmos aux aspects si variés une cohérente et merveilleuse harmonie. Et de plus, il est évident que Celui qui a si habilement ordonné toutes choses ne peut être soupçonné de négliger son œuvre ; puisque, même parmi les humains, l'économe qui néglige son domaine n'est pas respecté.

Le jouvenceau comprendra alors que la Providence de Dieu pense à tout, prescrit tout, protège tout. Vienne la maladie de l'âme ou du corps, demandons-Lui la potion ; l'ennemi nous serre-t-il de près, la jalousie et la haine nous harcèlent-elles, fuyons auprès de Lui. Si nous demandons sagesse et connaissance, cherchons-les dans Son sein, et même demandons-lui femme et enfant. Si l'or ou les honneurs coulent à flots, supplions-le de garder nos cœurs de la mollesse et de la séduction. Bref, que notre conscience sache qu'elle doit tout, tout demander à Dieu, excepté ce qui est impie.

De cette façon le jeune homme touchera au secret de l'Evangile : tout d'abord il connaîtra l'état du premier homme, mort en violant l'ordre divin, et empoisonnant de son péché toute sa descendance. Car jamais des morts ne peuvent engendrer des vivants, jamais un moricaud ne verra le jour en Angleterre... ainsi le jeune homme découvrira son propre état. Il en sera plus convaincu encore en constatant combien nos actes sont dictés par les passions, et combien Dieu y a peu de part. Il en découle indubitablement, que nous non plus n'avons point de part, si nous voulons demeurer en Dieu (Ps. xv). Il ne nous reste plus qu'à tendre la main à Dieu, et tout attendre de sa grâce. Alors s'allume le phare de l'Evangile ! Le Christ nous arrache de ces angoisses. Il nous sauve bien mieux que le meilleur rédempteur païen, Jupiter par exemple ; parce qu'il commence par redresser la conscience prête à sombrer, et qu'il l'attache à lui par les liens d'une solide espérance ; et puis, il la rend heureuse. Alors, par le Christ, nous avons accès auprès de Dieu. Car le Christ est à nous comme un gage de la grâce de Dieu, comme notre avocat, notre interprète et notre intercesseur ; notre médiateur, notre commencement et notre fin. Si tu saisis à pleines mains ce mystère de l'Evangile, tu es né de Dieu ; car jamais la faible raison humaine ne comprendra d'elle-même l'insondable dessein de Sa grâce.

Cette confiance ne te rendra pas inactif ; bien au contraire, elle te cuirassera pour le bon combat. Car Dieu est le principe de la perfection ; immobile Lui-même, il fait tout mouvoir, et, crois-le bien, il ne laissera pas dans la paresse un cœur qu'il a attiré à Lui. Il est vrai qu'on ne peut le prouver, mais on peut l'*éprouver*. Les croyants seuls savent combien le Christ pousse les siens au travail joyeux et alerte. Dieu aide chacun, ne nuit à personne, à moins qu'on se soit déjà nui à soi-même ; celui-là est le plus semblable à Dieu qui s'efforce de servir tous les hommes, d'être tout pour tous, et de se garder de toute injustice. Lourde tâche, en vérité, eu égard à nos forces ; mais tout est possible à celui qui croit (Marc IX, 23).

II. *La culture de la vie intérieure.*

Dès que la volonté est bien exercée par la discipline morale et par la foi, le prochain devoir est de cultiver son propre intérieur. On écoutera volontiers le bon économe qui sait tenir sa maison. Les meilleurs soins consistent à cultiver la Parole de Dieu jour et nuit. A cet effet, le jeune homme fera bien de connaître l'hébreu et le grec. Il ne s'agit pas de sacrifier le latin, que tu sais déjà un peu, quoiqu'il soit moins important pour l'intelligence de la sainte Ecriture. En tous cas, le vrai chrétien n'essaiera jamais de battre monnaie avec les langues, puisqu'elles sont un don divin (I Cor. XII, 10). Il faut donc apprendre le grec à côté du latin, car, sans vouloir blesser personne, avouons que la doctrine du Christ a été, dès les débuts, plus purement appliquée chez les Grecs que chez les Latins !

Retour aux sources! Telle doit être la devise du jeune homme. Mais il faut en même temps posséder un cœur cuirassé d'innocence, car il y a bien des malices dans ces études. Un esprit moralement exercé passera devant toutes ces séductions comme Ulysse devant les sirènes, en se disant bien d'avance : tu entends ces choses, pour t'en détourner, non pour les admettre.

Et vois-tu, l'essentiel est que le cœur soit pur ; il pourra maîtriser aisément l'impétuosité des membres, afin que nous nous possédions nous-mêmes sans trop froncer les sourcils, tordre la bouche, branler la tête ou jeter les bras à tort et à travers. Nous pourrons faire tout cet effort sans artifice, de façon naturelle et ingénue.

Si l'amour s'éveille dans le jeune homme, qu'il montre son caractère chevaleresque. Tandis que d'autres exercent leurs muscles dans

les tournois ou la lutte, il doit bander tous ses efforts pour se détourner de la passion. S'il ne peut autrement que d'aimer quelqu'un, qu'il évite du moins de se laisser aveugler jusqu'à l'ivresse. Non. Qu'il choisisse une femme qui lui inspire la ferme assurance qu'il pourra toujours la chérir dans la vie conjugale. Qu'il lui reste fidèle dès les fiançailles, de sorte que dans la foule des femmes et des jeunes filles, il ne voie plus qu'elle, il ne connaisse plus qu'elle.

Sans doute condamnerais-je l'escrime, si je ne voyais que pour certaines personnes trop opulentes, qui craignent le travail, c'est la seule distraction saine. Mais un chrétien ne doit rien avoir à faire avec les armes, sauf quand la sécurité de l'Etat l'exige. Le Dieu qui a donné la victoire à David désarmé, partant avec sa fronde contre Goliath, armera nos bras en temps voulu. Et si le jeune homme tient absolument à l'escrime, que son but unique soit la protection de la patrie et des opprimés.

III. *Le prochain.*

Je ne voudrais pas éloigner anxieusement le jeune homme de toutes les manifestations publiques, un mariage en famille, par exemple, des fêtes ou jeux annuels. Car je me souviens que le Christ a joué une fois le premier rôle dans une noce. Si l'on est obligé d'en passer par là, je préfère que ce soit au grand jour, plutôt que dans un vilain coin ou dans une maison louche. La foule des assistants est souvent un frein plus puissant que la volonté personnelle, et celui qui n'a pas honte de se mal conduire en public, n'a plus beaucoup à perdre.

J'admets, en temps voulu, des récréations avec les camarades, mais qu'elles soient vraiment récréatives pour le corps et instructives pour l'esprit : par exemple, tous les jeux de calcul qui sont comme une escrime de chiffres, ou les échecs qui enseignent la mûre réflexion. Mais je n'autorise le jeu que pour un bref instant de détente. En fait de jeux corporels, je mentionnerai la course, le saut, le disque, la lutte; un tel sport est en honneur presque chez tous les peuples, mais en particulier chez nos ancêtres. Je ne vois pas trop l'avantage de la nage ; il peut être bon cependant, de se plonger parfois le corps dans l'eau et de faire le poisson. Le messager Pontius Cominius, qui apporta à Camille la nouvelle de la situation précaire de Rome, nagea hors du Capitole, et c'est à la nage que Chloelia rentra chez les siens [1].

(1) Otage du roi étrusque Porsenna.

Bref, que toute notre conduite, et avant tout nos paroles, soient inspirés par le bien à l'égard du prochain. Si tu dois faire une critique, qu'elle soit compréhensive, légère, aimable et sensée, afin d'extirper la faute en gagnant l'homme et en te l'attachant davantage. Que la tension vers la vérité domine tout ; car un cœur droit sera d'autant plus navré de lui-même, s'il se surprend en un mensonge même involontaire. Christ est la vérité ; un chrétien doit s'y tenir sans relâche, dans sa tenue comme dans ses pensées.

Voilà, excellent Gerold, les enseignements qui me paraissent utiles à l'éducation des jeunes gens ; je les ai rassemblés sans ordre, comme chacun peut le constater. Si tu te les mets bien dans la tête, ils perdront leur aspect d'ébauche maladroite et formeront ton caractère. Tu mettras, par tes actions, de l'ordre dans ce désordre. Comme le dit Ovide, emploie ta jeunesse pour le bon et l'utile. Un enfant chrétien n'a pas besoin de discourir sur les doctrines, pourvu qu'avec Dieu il accomplisse les vrais hauts-faits. En avant donc, excellent jeune homme ! Continue à orner ton nom, ta personne agréable, l'héritage de tes pères, de la parure qui ne passe point. Il ne m'a pas été permis de tout te dire[1].

Que Dieu te guide et te protège !

LE PATRIOTE

Eine gœttliche Ermahnung an die ehrsamen, weisen, ehrenfesten, æltesten Eidgenossen zu Schwyz, dass sie sich vor fremden Herren hüten und sich von ihnen frei machen (16 mai 1522).

C'est un message de paix que Zwingli adresse à ses combourgeois (le Toggenbourg s'était allié à Schwyz et Glaris en 1436). Il y traite des guerres licites et illicites, du point de vue chrétien et national. Zwingli obtint que la Landsgemeinde, assemblée deux jours plus tard, interdît — temporairement du moins — le service étranger. Sa distinction entre la guerre d'indépendance et le service étranger prépare sa position ultérieure[2].

Divine exhortation aux très honorables Messieurs de Schwyz.

Nos ancêtres n'ont jamais combattu pour de l'argent ; ils ont défendu leur liberté. Cette liberté est favorable à Dieu, et c'est

(1) L'union de Zwingli avec la mère de Gerold était encore secrète. — (2) *U. Z. Eine Auswahl*, p. 41.

pourquoi Dieu leur a sans cesse donné la victoire. Chaque fois qu'ils ont pris les armes pour la patrie et la liberté, Dieu leur a aidé; car leurs propres forces n'y suffisaient point. Pensez à Morgarten, Sempach ou Näfels, où onze fois une poignée de trois cent cinquante hommes revint à l'assaut contre quinze mille ennemis, et finit par les mettre en fuite. [Il y avait parmi les vainqueurs trente hommes de Schwyz.]

Mais du moment où nous nous attribuons en propre, par des vantardises sonores, ce qui n'est dû qu'à Dieu, comme si nous étions fermes comme l'acier, et les ennemis périssables comme des courges, notre impudence ne reste point impunie.

C'est le diable qui a suscité les seigneurs étrangers, comme autrefois le serpent, pour nous dire : « Vous serez comme Dieu ». Et Naples, Novare, Milan, encore brûlants dans nos mémoires ! Nous y avons essuyé un plus grand dommage que depuis les débuts de la Confédération ; dans nos propres batailles, nous sommes vainqueurs ; au service étranger, nous sommes souvent vaincus. Nous amassons lourdement la colère de Dieu sur nous (Michée II, 2). Voilà le premier danger. Suppose qu'un mercenaire étranger envahisse ton pays, saccage tes prés, tes champs, tes vignobles, emmène ton bétail et ta maison, tue tes fils qui te défendent, violente tes filles, repousse du pied ta chère femme, demandant à genoux sa grâce et la tienne, te tire de ta cachette, et devant les yeux de ton épouse, te transperce misérablement, sans pitié pour ton grand âge tremblant et pour les cris de ta pieuse femme, et pour finir incendie ta maison et ta ferme, que dirais-tu ? Si le ciel ne s'ouvrait à ce moment, crachant du feu, si la terre ne se fendait, engloutissant l'infâme, tu t'écrierais : « Il n'y a pas de Dieu ». Mais si toi, tu fais de même à un autre, tu prétends que c'est le droit de guerre. Si tels sont ses hauts-faits, tel est le guerrier. C'est bien ce que constatait Euripide dans sa tragédie d'Hécube : « Celui-ci est considéré comme un mauvais soldat, qui ne fait rien de mal, et qui a plus de respect pour la vie d'un homme que d'une grenouille ». Dieu donne la victoire, mais il la reprend aussi à qui s'en adjuge la gloire ou abuse du succès. Jamais encore un peuple ou un royaume n'a prospéré par la guerre, sans qu'une autre guerre ne l'ait replongé dans la ruine. (Ex. : Israël, les Lacédémoniens, Athéniens, Perses, Macédoniens, Assyriens et Mèdes, et enfin les Romains).

Le second danger du service mercenaire, c'est que ses guerres

tuent le droit et la justice : « Leges silent inter arma ».Droit de guerre ne signifie rien autre que violence. Et n'est-ce pas pire encore de servir des maîtres qui n'ont aucun droit à la guerre, comme évêques, papes, abbés et autres spirituels, et tout cela... pour de l'argent ?

De plus, ces maîtres nuisent à la justice, parce que leurs présents aveuglent la raison et la piété du plus sage (Deut. XVI, 19). « Il nous faut un patron ; nous sommes un peuple pauvre, et notre terre est avare. » C'est vrai : à qui ne se contente pas de la vie frugale, il faut chercher ailleurs. Mais notre terre n'est-elle pas plus féconde, plus belle, plus riche en hommes vigoureux qu'aucun pays au monde ? Ne suffit-elle pas à nous nourrir, pourvu que nous soyons sobres ?

Le troisième danger, c'est celui des mœurs corrompues qu'on ramène avec l'or étranger. Jamais les nôtres ne sont rentrés sans de nouveaux habits pour eux et leurs femmes, sans de nouveaux excès, sans de nouveaux blasphèmes. Sans parler de la jalousie que déchaînent entre nous les présents étrangers. Enfin, nous courons tôt ou tard le risque de tomber entre les mains de nos maîtres, amis ou ennemis. Notre sort serait semblable à celui d'Israël, sourd à tous les avertissements, jusqu'à ce qu'il tombe sous le joug ; alors emmené en captivité, assis au bord du fleuve, il pleurait son pays perdu... que Dieu nous en préserve ! O mes chers amis de Schwyz, je vous en supplie au nom des douleurs et de la rédemption du Christ, notre Seigneur, au nom de toute la gloire que Dieu a accordée à nos pères, au nom des tribulations qu'ils ont endurées pour notre liberté, gardez-vous de l'argent étranger qui nous écraserait tôt ou tard. Comptez sur l'appui de nos gens de Zurich. Si vous marchiez derechef sur les traces de nos glorieux ancêtres, croyez-le, toute la Confédération vous suivrait.

Et ne vous mettez point en souci pour la disparition de ces revenus étrangers. Car c'est là une triste fortune qui conduit à la ruine. Ce n'est que de la glu pour attraper les oiseaux. Ne craignez point plus longtemps la perte de l'aide étrangère, mais dites plutôt avec Paul : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » (Rom. VIII. 31). Pensez donc aux origines de la Confédération ! Dieu n'a-t-il pas secouru ? Ce qu'il a promis, il le tiendra.

Garde-toi, mon pays, des tyrans étrangers,
Mieux vaut, sans peur ni dam, son propre pain manger.

L'APOLOGISTE

Apologeticus Archeteles (22-23 août 1522).

Les luttes avec l'autorité ecclésiastique avaient commencé au printemps à propos du carême. L'évêque de Constance avait envoyé à Zurich une délégation pour enquêter. Le 24 mai, l'évêque, Hugo de Landenberg, écrivit une « représentation » à laquelle Zwingli réplique ici. Il répond point par point, et considère le débat comme clos *(Archeteles)*. C'est le programme le plus vivant et le plus personnel de son activité (1). Le réformateur reste prudent, comme toujours, sans mâcher ses mots cependant. Il n'attend rien de son évêque, qui ne pouvait rester en arrière tandis qu'on réagissait de l'autre côté du Rhin, et pourtant il le ménage, attribuant l'attaque aux conseillers de Landenberg plutôt qu'à lui-même (2).

Apologeticus Archeteles.

...C'est la sainte Ecriture qui doit être guide et pédagogue ; qui l'applique correctement, est sans faute, dût-il déplaire aux petits-maîtres érudits ; car la connaissance de la sainte Ecriture n'est plus un droit réservé aux seuls prêtres, elle est devenue un bien commun.

Vous m'accusez de compromettre l'antique unité de l'Eglise ? Depuis quatre ans, j'ai prêché l'évangile selon Matthieu : voilà la justification de mon activité à Zurich. Pendant ce temps, je n'ai pas même entendu les noms de ceux dont vous prétendez me faire le partisan. A l'Evangile, j'ajoutai les Actes, afin que l'Eglise de Zurich vît comment et par qui la Bonne Nouvelle a été répandue. Ensuite vint la première épître de Paul à Timothée, d'un grand prix pour le vrai troupeau, car elle contient de bonnes règles pour la vie chrétienne. Mais comme quelques serins n'avaient pas encore saisi la foi, je remis l'explication de la seconde épître à Timothée après celle aux Galates. Alors ces serins devinrent assez fous et impies pour mettre en doute le nom de Paul, disant qu'il n'était pas l'un des Douze, et lui accordant moins de crédit qu'à Thomas d'Aquin ou qu'à Duns Scot. Je commentai donc les deux épîtres de Pierre, afin qu'ils vissent si les deux apôtres n'étaient pas d'accord. Ensuite je commençai avec l'épître aux Hébreux, afin qu'ils contemplassent le bienfait et la gloire du Christ. Vous n'avez pas le droit de me faire

(1) *U. Z. Eine Auswahl*, p. 77. — (2) Mœrikofer, p. 111.

reproche de certains écrivains[1] ; car avant que les écrits en question tombassent sous mes yeux, j'avais commencé mon œuvre ; bien plus, presqu'une année plus tôt j'en avais fait le projet. Ainsi nous avons planté ; Matthieu, Luc, Paul et Pierre ont arrosé, et Dieu a merveilleusement fait croître... Loin de toute fausse flatterie, ruse ou tromperie, en simples mots suisses, nés du terroir, j'ai amené qui voulait à découvrir sa plaie intime. C'est le Christ qui m'y a conduit; tel a été le commencement de son message. Autant que je le puis, je détourne les âmes de toute espérance trompeuse en la créature, et je les appelle vers le vrai Dieu et son fils unique, notre Seigneur. J'honore tout le clergé ; les prêtres sont des messagers de Dieu, mais pas des médiateurs. En revanche, j'abhorre le culte du ventre, mais il faut le tolérer et laisser l'ivraie parmi le bon grain.

A la proposition : Le vrai Evangile est seulement celui qui est approuvé par l'Eglise, je réponds : Prenez par exemple un homme pieux, comme Paul, qui n'a pas appris l'Evangile de bouche d'homme (Gal. I, 12) ; le voilà soudain divinement éclairé dans son cœur, il reçoit la consolation : est-ce de l'Evangile, oui ou non ? Se demandera-t-il encore, si c'est l'Evangile, jusqu'à ce que les Pères l'aient approuvé ? Sachez donc enfin que là où Dieu, de son propre chef et dans sa souveraine grâce, illumine une créature, l'attire à Lui, la console et lui donne la paix, l'affranchit de la souillure du péché, là est l'Evangile ! En vérité, quand le misérable éprouve cela il saute et jubile à l'ouïe de l'incroyable nouvelle, et Paul s'écrie avec lui : « L'Evangile du Christ est puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit ».

Vous dites encore : Il n'y a qu'une Eglise, fondée sur le roc. Qui conteste qu'il n'y ait qu'un seul Seigneur, une seule Eglise fondée sur le roc selon la parole du Christ ? Mais voilà : on se dispute pour savoir qui est le roc ; les uns en font le pêcheur Pierre, les autres le créateur des poissons et de toute créature, le Christ. La saine et droite opinion est facile à découvrir, puisque les paroles du Christ tendent à montrer qu'il se désigne lui-même comme le rocher, sur laquelle l'Eglise serait bâtie. S'il avait souhaité Pierre comme fondement à son Eglise, après lui avoir donné son nom d'après la pierre (Matth. XVI, 18), il ne serait pas revenu encore une fois sur le mot pierre, et n'aurait pas dit : et sur *cette* pierre je bâtirai mon Eglise.

(1) Zwingli fait allusion à Luther. Ce passage, presque autobiographique, semble bien prouver que Zwingli a eu une vocation indépendante.

Il aurait véritablement fondé l'Eglise sur le nom de l'apôtre, en disant : Tu es Pierre, sur lequel je bâtirai mon Eglise. Du moment où il retourne au mot originel, il a sans doute su sur qui il édifierait les Eglises, comme s'il avait voulu dire : C'est moi, ô Simon, qui te donnerai le nom que mérite ta puissante profession de foi à ma divinité ; je te donnerai, moi Christ, qui suis la pierre d'angle (I Cor. x, 4), le nom de Pierre, qui ne doit pas te paraître dur ou hostile. Cette pierre d'où dérive ton nom est le fondement de l'Eglise. Et tous les anciens s'accordent dans cette interprétation. Quant à ce que vous racontez ici du siège de Pierre, la sainte Ecriture n'en dit mot...

A la proposition : Il ne faut pas soudainement renverser les traditions des ancêtres, Zwingli répond par l'exemple des poursuites pour dettes (ban), qui ne ressortit pas aux Béatitudes (Matth. v, 24) et ne peut être justifié par Matth. xviii, 17. Le peuple ayant demandé, avec raison, que ces prescriptions non bibliques fussent écartées du code ecclésiastique, Zwingli s'y est opposé par prudence : Vous voyez par cet exemple si je suis un homme de paix ou de discorde, puisque ma demande pressante en faveur d'une prescription dont les gens auraient pu se détacher sans dommage de conscience, a abouti à maintenir un ordre qui ne se justifie plus par loi divine. Oui, c'est cent fois que j'ai dit publiquement : Je vous en conjure au nom de Jésus-Christ et de notre foi commune, ne procédez pas à des changements précipités, mais conduisez-vous, par la patience, en chrétiens vis-à-vis de tous, supportant par égard pour les faibles même ce que la loi du Christ n'exige pas.

Vous prétendez que « seul les compétents doivent se référer à l'Ecriture sainte pour améliorer la situation » ; mais ne peut-il pas arriver que même des doctissimes, en face d'un passage obscur, nagent dans le bleu ? — Ne m'objectez pas que les conciles sont infaillibles ; même des gens de chez vous ont fait des réserves : infaillibles seulement dans les questions de doctrine. — Et un homme du peuple ne pourrait-il pas tomber sur le vrai sens ? Ne ferait-on pas violence à la sainte Ecriture, en empêchant ceux qui l'ont comprise de s'exprimer librement, et en repoussant dans les ténèbres ceux qui ont soif de lumière ? (I Cor. xiv, 27 et 31) Vous voyez donc que chacun peut « prophétiser » sur l'Ecriture [commenter], à condition

(1) « Et s'il refuse aussi d'écouter l'Eglise, qu'il soit pour toi comme un payen et un publicain. »

qu'un certain ordre soit observé, afin que tous soient instruits dans la vérité, et bénéficient des consolations de la Parole de Dieu qui seule peut apaiser la nostalgie de la créature. — Mais alors, dites-vous, d'innombrables erreurs vont surgir ; chacun maltraitera l'Ecriture selon son gré ! — O, paysans lourdauds, ne voyez-vous donc pas que l'Esprit de Dieu est toujours le même ? Moins un homme ratiocine, et plus il aime la sagesse de Dieu, plus Dieu l'éclaire par son Esprit. Ce sont les simples de ce monde que Dieu a élus (I Cor. I, 27). Les apôtres ne le prouvent-ils pas ? Dieu répandra sur les gens les plus incultes, pourvu qu'ils soient pieux, son esprit d'unité, de concorde et de paix, en leur donnant le sens divin de l'Ecriture. Joël l'a annoncé (Joël II, 28). Il ne parle pas de ceux qui portent la pourpre ou le bonnet d'évêque... En bref, le désaccord actuel me semble provenir du fait que nous ne nous abandonnons pas entièrement à l'Esprit de Celui qui a compté tous les cheveux de nos têtes, et pour qui nous valons plus que les oiseaux du ciel (Matth. x, 30).

A la demande finale : Dieu veuille maintenir son Eglise dans la paix, Zwingli répond par la prière suivante.

C'est sous ta maîtrise, ô saint Jésus, que l'Eglise goûtera la paix et le repos. Où, dans tout le diocèse de Constance, ta doctrine est-elle plus unanimement acceptée qu'à Zurich ? Malgré cela, on a osé mettre en œuvre toutes les puissances pour semer l'ivraie parmi le bon grain, sous prétexte de paix. Tu sais combien, dès l'enfance, j'ai été peu enclin aux discordes et aux agitations, et cependant malgré ma résistance tu m'as placé devant cette tâche. C'est pourquoi je me tourne vers toi : achève pour le jour du Seigneur l'œuvre commencée ; ai-je construit moins bien que j'aurais dû, abats mon ouvrage. Ai-je édifié sur un autre fondement que toi, eh ! bien, détruis, Seigneur, afin que ton troupeau, conduit et éclairé par toi, arrive à la conviction qu'il ne peut manquer de rien sous la houlette du berger suprême. O cep bien-aimé, planté par le Père, dont nous sommes les sarments, n'abandonne pas ton vignoble ! Tu nous as promis d'être auprès de nous jusqu'à la fin du monde ; tu nous a appelés à être sans souci devant les rois et les grands ; au moment voulu l'Esprit nous aidera et nous donnera les paroles, afin que même les rebelles entendent le témoignage (Matth. x, 18-20). Mets dans toutes nos bouches l'accent qu'il faut, afin que ceux qui cherchent ta gloire et honorent ton nom, parlent selon ton bon plaisir pour le bien des pauvres humains devant les princes de ce monde.

Der Hirt, Wie man die wahren christlichen Hirten und wiederum die falschen erkennen, auch wie man sich ihnen gegenüber verhalten soll (26 mars 1524).

Cette prédication était destinée à une réunion pastorale lors de la seconde dispute, fin octobre 1523. C'est Vadian qui en demanda la publication lors de la conquête d'Appenzell à l'Evangile. Toute l'action de la Réforme zurichoise se reflète dans le portrait du bon pasteur[1].

Le berger.

De la manière de distinguer les vrais et les faux bergers, et comment se conduire à leur égard.

Après avoir vu le Christ, le modèle du berger, nous voulons apprendre comment le berger doit concevoir sa tâche.

Tout d'abord l'homme doit renoncer à soi-même (Matth. XVI, 24) ; car il voudrait toujours représenter, posséder, pouvoir. Et donc il faut qu'il se considère comme un homme-lige, entièrement à la solde de son maître, et à ses propres yeux un réprouvé qui n'écoute que ce que Dieu ordonne, et n'obéisse qu'au seul exemple de Dieu. Sur ce vrai chemin il arrivera à la croix. Il la prendra chaque jour sur lui, car chaque jour il aura des scandales auxquels il ne pourra pas échapper et qu'il doit porter lui-même. Plus la Parole progresse, plus la persécution croît. C'est pourquoi le berger doit se renier lui-même, sacrifier sa volonté propre, et être prêt à porter chaque jour une nouvelle croix. Ainsi fit le Christ Jésus, soumettant sans cesse sa volonté à celle du Père, portant chaque croix jusqu'à ce qu'il ait atteint la gloire à la droite de Dieu.

Ainsi vidé de lui-même, le bon berger sera rempli de Dieu : toute sa confiance, tout son réconfort seront en Lui. C'est pourquoi le Christ, soufflant sur les futurs bergers, leur a donné l'Esprit saint. Lorsqu'ils l'eurent reçu, au milieu d'une folle joie, ils commencèrent à prêcher. Le berger, inspiré, ne doit jamais mener son troupeau sur un autre pâturage que sur celui où il a lui-même pâti : le pâturage de la communion avec Dieu. Qu'il prenne donc bien garde de ne pas ruiner par ses actes ce que ses paroles enseignent ; car les faibles dans la

(1) *U. Z. Eine Auswahl*, p. 394.

foi se laisseront bien vite perdre par les œuvres qui contredisent les enseignements. Malheur au berger qui revêt une robe d'hypocrisie, se parant de capuchons ou de fanfreluches, comme les moines et théologiens de ce temps ; malheur à lui s'il fait la révérence, avec de l'orgueil plein le corps, ou s'il porte une chemise blanche, étant plus impur qu'un sanglier, ou s'il marmotte des psaumes tout en abandonnant la Parole de Dieu ! Par de tels agissements on inculque au peuple l'hypocrisie.

De même qu'il existait des éphores chez les Spartiates, des tribuns chez les Romains, et dans certaines villes d'Allemagne, aujourd'hui encore, des chefs de corporations, appelés à s'opposer au gouverneur lorsqu'il abuse de sa puissance, de même Dieu a institué dans son peuple les bergers qui doivent être en tout temps, et même contre les plus grands de ce monde, les gardiens de Son nom. « Ne craignez point », nous dit le Christ, « ceux qui ne peuvent tuer que le corps. » *Ne pas craindre*, voilà le harnachement. En Dieu, la grâce nous est donnée de ne pas craindre. Mais ici, le berger pourrait répliquer : Oui, il me protégera... jusqu'à ce que je sois mis à mort. La réponse serait : Alors il t'aura pleinement gardé, car personne n'endure la mort pour Dieu, qui n'est pas de Dieu.

As-tu de la joie à Le servir ? Oui. Il découle donc de la foi en Lui, par quoi tu le révères comme le plus grand Dieu, comme ton Dieu, comme ton Père, que ton premier espoir est de venir vers Lui, que dis-je, de courir dans ses bras.

Car si tu le considères comme ton Père, tu l'aimes comme un fils. Si tel est ton amour, tu ne pourras tolérer une offense à son honneur. Et de même que tu préféreras subir la mort plutôt que la honte de ton père terrestre, de même tu supporteras plus aisément la mort qu'un dommage à l'honneur de Dieu. Si tu crois vraiment que la Parole de Dieu ne peut errer, tu sauras aussi que le plus grand hommage d'un fils à son Père céleste, c'est de donner sa vie pour Lui. Moins tu craindras la mort, plus ta foi sera grande.

Mais c'est l'amour plus que toute autre vertu qui est nécessaire au berger. Il frappe certaines brebis, les unes de la main, les autres du pied ; il en anime avec le pipeau, il en attire d'autres avec du sel. Lorsqu'elles languissent, il les porte ; il en laisse d'autres à la bergerie jusqu'à ce qu'elles reprennent force. Tout cela il le fait pour le bien de son maître, afin que les brebis multiplient et qu'elles soient bien propres et prospères.

Conclusion sur les bons bergers.

O vous donc, mes frères bien-aimés et collaborateurs dans le vignoble du Christ, ne vous laissez affaiblir par aucune des tempêtes de ce monde, de peur que le Christ ne vous traite de gens de petite foi. Il ne vous tentera pas au delà de vos forces ; et selon son vouloir, il fera taire les grandes eaux pour vous sauver. C'est vous qui lui avez fait vœu d'amour et de fidélité par la bouche de Pierre, lorsqu'il répondit à Jésus : «Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime». A quoi lui servirez-vous, si vous ne travaillez que par le beau temps, et si vous ne guidez la barque que sur l'eau calme ? Les princes de ce monde ont des gens d'armes, qui combattent et meurent pour une maigre solde ; notre Père qui est au cieux n'aura-t-il personne, lui qui procure à ses gens la félicité éternelle, après les avoir sauvés par son propre fils ? Celui-là seul sera sauvé, qui persévérera jusqu'à la fin.

LE CHRÉTIEN SOCIAL

Von gœttlicher und menschlicher Gerechtigkeit. Wie die zusammenpassen und sich verhalten (30 juillet 1523).

Un exposé de principes : le conflit entre l'idéal des Béatitudes et la réalité du pouvoir terrestre. Si Zwingli aboutit à une éthique relative, n'oublions pas, comme le remarque Rüegg, que ces pages, loin de toute servilité ou de tout opportunisme, portent en traits de feu la cicatrice du péché humain qui rend ici-bas la réalisation de l'idéal social impossible ; d'où la nécessité de l'autorité civile. On peut rappeler aussi l'homélie de Luther *(Ueber zweierlei Gerechtigkeit)* qui aboutit aux mêmes conclusions. Ce sont les premières rumeurs anabaptistes qui ont inspiré le prédicateur. Il dédie son sermon aux Bernois pour anéantir les calomnies contre Zurich (1). Les passions s'envenimaient. Certains refus de payer les dîmes dans la campagne zurichoise permettent à Kaspar de Mülinen, à la réunion de la diète à Berne, de mettre en garde contre « l'agitation luthérienne », car à Zurich, « les choses vont trop loin ». Aussi la délégation lucernoise fait voter à la diète une décision selon laquelle « Zwingli, partout où on le trouvera sur territoire confédéré, doit être incarcéré »(2).

De la justice divine et de la justice humaine.

La justice divine seule est la vraie justice ; elle est en elle même si transparente et si parfaite qu'elle nous invite à l'imiter en tout.

(1) *U. Z. Eine Auswahl*, p. 343. — (2) Mœrikofer, p. 174.

[Suit une description de la justice divine d'après le Sermon sur la Montagne.]

Or, les commandements de Dieu ne sont pas un *conseil*, comme l'affirment les papistes, mais des *ordres exprès* de Dieu ; et l'accès auprès de Lui passe par leur obéissance. Ce qui nous amène à désespérer de nous-mêmes ; grâce au Christ, notre avocat, nous ne désespérons pas de Dieu, mais nous voyons que tout notre salut vient de sa miséricorde.

Il y a donc deux sortes de justices et deux sortes de commandements. La loi divine ne concerne que l'homme intérieur, dans ses relations avec Dieu et avec le prochain. Personne n'est capable de remplir cette loi ; aussi personne n'est juste, sauf Dieu et celui qui est justifié par la foi en Jésus-Christ. L'autre loi ne regarde que l'homme extérieur ; selon elle, on peut être extérieurement pieux et droit, alors qu'au dedans on n'en est pas moins impie et maudit. Exemple : Le commandement : « Tu ne voleras point » se rapporte à la vie extérieure, tandis que : « Tu ne convoiteras point le bien d'autrui » s'adresse à l'homme intérieur et appartient à la justice divine. Si quelqu'un ne vole pas, il est juste devant les hommes ; il est quand même un voleur aux yeux de Dieu, car la concupiscence du bien d'autrui est peut-être chez lui plus forte que chez un voleur. Et cependant le voleur sera pendu, tandis que celui qui convoite sera honoré, parce qu'il n'est pas publiquement un voleur. Dieu seul sonde les cœurs ; l'homme ne regarde que ce qui frappe ses yeux.

A l'aune de la justice divine, nous sommes tous des vauriens, mais Dieu seul mesure notre malice.

La justice humaine n'est donc qu'une bien pauvre et faible justice, et cependant elle est aussi voulue de Dieu à cause de notre désobéissance bien connue. Exemple : Un père, recommandant son fils au régent, lui dira sans doute : Enseignez-lui ceci et cela, et châtiez-le sans le ménager ! Le père n'engage pas le maître à sévir, *parce que* l'enfant est bon élève, mais parce qu'il sait que son fils n'apprendra bien qu'avec des coups. Nous n'aurions pas besoin du Décalogue si nous obéissions à ce commandement unique : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ».

Quand bien même la justice humaine est voulue de Dieu, elle n'amène pas à la perfection que Dieu réclame de nous ; elle n'a été établie que sur la constatation de notre nature pécheresse, après

que Dieu eût vu nos entraînements et nos désirs. Elle n'est autre chose qu'une punition ; et même si nous lui obéissons nous n'en sommes pas plus saints devant Dieu.

Comment se conduire par rapport aux deux justices.

Le pouvoir temporel ne s'accorde pas avec le pouvoir spirituel, et rien n'est affirmé dans l'Ecriture quant à leur fusion. Cette opinion n'amène pas seulement à la révolte, comme le prétendent ces enflés de papistes, mais leur pouvoir à eux, évêques et commandeurs, amène le désarroi dans l'exercice du gouvernement politique. Personne n'est moins obéissant à l'égard du pouvoir civil institué par Dieu que ces soi-disant messires spirituels. Chaque clique, chaque ordre, chaque secte a sa propre règle. Et si leurs membres se conduisent mal, le pouvoir civil n'y peut rien. Ils ont leurs propres supérieurs. Ceux-ci les punissent tantôt en les coiffant du casque à mèche *(Kappenzipfel)*, tantôt ils les rivent à un chapelet de saucisses, comme des chiens, et ils n'en deviennent pas meilleurs. Ceux d'entre eux qui enseignent la doctrine chrétienne, prêchent l'obéissance aux autorités, selon l'ordre divin. Mieux vaudrait qu'ils obéissent eux-mêmes, au lieu de jouer aux princes de ce monde, alors qu'ils ne sont qu'économes du Royaume : on aurait plus de concorde et plus de paix.

Nos devoirs à l'égard de l'autorité civile sont déterminés dans Romains XIII, 1-7. Dès que les princes ordonnent une chose contraire à la vérité divine, ceux qui croient à la Parole de Dieu doivent préférer la mort à la servitude. Loin de vous, pieux gouverneurs, la pensée de lutter contre la loi de Dieu ! Ce serait de votre part une bien grave impudence qui ne vous conduirait pas à vos fins. Il serait en effet plus facile à l'homme de faire crouler le ciel que d'extirper la consolante Parole de Dieu. Le ciel et la terre passeront, mais pas la Parole. Que nulle autorité n'entre en campagne contre Dieu ; elle serait broyée.

Dieu dit par Paul : (Rom. XIII, 7) « Donnez à chacun ce qui lui est dû ». Là-dessus, les ennemis du Christ poussent des clameurs, jurant qu'on enseigne avec l'Evangile à ne payer personne. Mais Dieu exige qu'on donne à qui l'on doive. D'où vient la dette ? De ce que nous n'obéissons pas au commandement : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Si nous nous y tenions, celui qui a plus donnerait à celui qui a moins. Comme nous n'en tenons pas compte, les fruits et les biens de ce monde sont devenus propriété privée, et ce que Dieu nous a donné gratuitement, nous le gardons pour

nous. Que lui payons-nous pour les biens qu'il nous donne chaque jour ? La propriété privée est donc un grand péché pour lequel Dieu nous condamnerait, si nous n'étions déjà pécheurs. Ce qu'il nous donne librement, nous le confisquons à notre profit ; le mendiant lui-même n'est pas exempt de ce péché.

Somme : La Parole divine doit valoir pour tous, être prescrite, prêchée et appliquée à tous. Nous devons tous la suivre, et seule la grâce toute-puissante de Dieu par Jésus-Christ subvient à notre faiblesse. Plus nous l'avouons, plus la confiance en Dieu grandit en nous, plus nous sommes dans Sa crainte. Comme il y en a cependant beaucoup qui n'obéissent point à la Parole, Dieu s'est abaissé à nous prescrire une loi humaine, afin de sauvegarder la sécurité de la société ; en outre, il a placé des gardiens qui veillent sur le dernier reste de justice terrestre qui subsiste encore. Ces gardiens sont la puissance légale armée du sceptre dont la fonction est de gouverner selon la volonté divine. C'est pourquoi son devoir est d'abolir tout ce qui est contraire aux commandements de Dieu ou à la justice humaine, en le déclarant impropre, injuste et faux.

Nulle autorité n'a la puissance sur la conscience des humains. Mais si quelqu'un contrevient à l'ordre des lois, ceux à qui il est confié peuvent et doivent faire usage de leur pouvoir. Si nous nous efforçons tous et de tout notre pouvoir de vivre selon Dieu, nous pourrons laisser Dieu agir. Il ordonnera toutes choses à la perfection. A lui soit louange et gloire pour l'éternité. Amen !

LE CHANT DU CYGNE

Auslegung des christlichen Glaubens (juillet 1531).

C'est Henri Bullinger, son éditeur, qui l'a baptisé « *der Schwanengesang* ». Cet écrit, rédigé en latin, traduit ensuite par Leo Judæ, est adressé à François Ier et a été remis à Paris par Rudolf Collin. Zwingli essaie d'y engager le roi très-chrétien à entrer dans ses vues politiques, en dissipant les malentendus propagés par les « papistes ». Le symbole des apôtres sert de base à l'exposé de la doctrine chrétienne. Il s'en écarte pour attaquer les anabaptistes. Zwingli flatte l'humanisme de François Ier en empruntant au Banquet de Platon les couleurs de sa description de l'au-delà. Cet ouvrage ne fut imprimé qu'en 1536 (1). C'est le général Maigret, ambassadeur de France, qui conseilla à Zwingli d'informer le roi. Zwingli croyait trop à la puissance de la vérité et à la victoire de la cause évangélique pour ne pas obtempérer (2).

(1) *U. Z. Eine Auswahl*, p. 797. — (2) Mœrikofer, p. 334.

Exposé de la foi chrétienne.

Et maintenant je désire distinguer l'attitude spirituelle et l'attitude sacramentaire dans la Communion. «Manger spirituellement le corps de Christ» ne signifie rien d'autre que se reposer, par le cœur et l'esprit, sur la miséricorde et la bonté de Dieu manifestée en Jésus-Christ. Assavoir : être assuré d'une conviction inébranlable que Dieu nous gratifiera du pardon des péchés et de la félicité éternelle pour l'amour de son Fils, qui est devenu notre partage et nous a réconciliés avec la justice divine par son sacrifice. Comment Dieu pourrait-il nous décevoir, Lui qui nous a donné son fils premierné ?

« Manger sacrementellement le corps du Christ» signifie littéralement : goûter le corps de Christ par l'esprit et le cœur, dans l'adjonction d'un signe sacré, ou sacrement.

Laisse-moi, ô Majesté, m'expliquer davantage. Tu manges spirituellement, et non sacrementellement, le corps du Christ, chaque fois que ton cœur anxieux murmure : O mon cœur, comment atteindre la félicité ? Chaque jour, tu fais le mal, et la mort est plus proche. Après cette vie il y en aura une autre ; en vérité : comment cette âme, que nous possédons ici-bas et que l'au-delà tourmente, serait-elle anéantie ? Tant d'éclat et tant de sagesse tomberaient-ils dans les ténèbres de l'oubli ? Puisque les âmes vivront éternellement, qu'en sera-t-il de ma petite âme ? Est-elle bonne ou mauvaise ? Je vais sonder ma vie, et examiner quel sort elle mérite. — Alors un frisson te secouera tout entier en contemplant toutes les actions que dicte à l'homme la passion ; tu te jugeras indigne de la félicité céleste et tu désespéreras de jamais l'atteindre. Mais tu mangeras spirituellement le corps du Christ, si tu consoles ainsi ton cœur angoissé : Dieu est bon ; s'il est bon, il sera juste et compatissant, il sera plein de grâce. Car une justice sans grâce ni miséricorde est la plus grande injustice ; la miséricorde sans équité est de la négligence. Si Dieu est équitable, je dois expier mes péchés pour sa justice ; mais s'il est miséricordieux, je ne puis désespérer de son pardon. Eh oui ! Je possède un gage inaliénable, Jésus-Christ, que Dieu nous a donné par pitié. Il s'est offert au Père pour satisfaire à sa justice. Tu relèveras ainsi ton cœur misérable : Pourquoi te désoler, mon âme ? Dieu seul te donnera la paix ; il est à toi, tu es à lui. N'ai-je pas mon auxiliaire à mes côtés ? Quel diable pourrait

me faire peur ? — Si telle est ta consolation en Christ, je le répète, tu manges spirituellement son corps ; confiant en son humanité, qu'il a revêtue pour toi, tu t'assures fermement en Dieu contre vents et tempêtes.

Et si tu viens à la table du Seigneur dans cet esprit, en lui rendant grâces pour la libération de ton âme, en recevant en commun avec les frères, le pain et le vin, symboles du corps de Christ, alors, dans la pleine acception du terme, tu manges sacramentellement le corps de Christ, car l'acte extérieur du sacrement correspond à ta disposition intérieure, il est l'expression visible de la foi de ton cœur.

Malheur à celui qui mange selon le sacrement, sans manger selon l'esprit, sans croire en son cœur ! Il attire sur lui la colère du ciel, car il mange indignement tout le mystère de l'incarnation et de la Passion.

* * *

Ces textes parlent par eux-mêmes. La qualité dominante de Zwingli apparaîtra sans doute dans cette harmonie entre la science et la conscience, qui a favorisé le développement progressif et fortement pensé de son œuvre. Par son intelligence et sa mémoire, il s'est assimilé les connaissances aussi bien que les expériences ; il sait ramener à l'unité de son esprit les enseignements les plus divers, et met au service de la pratique, où son solide bon sens lui prête appui, ses riches qualités. Son jugement clair contribua à ses dons d'organisation, aussi bien que ses vues larges et, à certains égards, prophétiques. Il sut associer au génie religieux le sens politique, et fut, au sein de la Réforme naissante, le pionnier du christianisme social. En développant l'instruction, il accrut la prospérité par le travail. Il vivait dans la conviction inébranlable que le seul salut des maux de sa patrie résidait dans la Parole de Dieu, et, n'oubliant jamais ses chers montagnards, il leur adressa sans cesse des appels pressants... mais il ne voyait pas, dans son zèle apostolique, combien les paysans restaient attachés, par inertie, à l'antique tradition.

Oraison dans la peste. Avec d'autres, nous ne pensons pas que Zwingli ait été un grand écrivain. Presque toutes ses œuvres ont été rédigées dans la hâte du combat journalier. Il s'en excuse maintes fois. Il pense la plume à la main, ce qui ne l'empêche pas d'aimer l'ordonnance des idées ; mais il est plus systématique dans l'action que dans la pensée. Sans cesse, la réalité fait irruption dans la spéculation, en subites envolées de la piété ou en comparaisons familières de l'expérience. Il s'est du reste appliqué à parler la langue du pays, « en mots du terroir » comme Luther. Comme ses deux frères, le latin et le germanique, il est accessible aux saintes indignations, qui éclatent dans la précision et la verdeur des termes. Mais il est plus réservé que Luther dans son affectivité, comme un authentique alémanique ; il faut que ses amis

le pressent pour qu'il sorte de sa réserve à propos de son union : « *Wer wollte bestreiten, dass die Ehe das weitaus heiligste ist?* » (1) Aussi connaissons-nous peu sa vie intime; mais la sobriété de ses effusions ne nuit guère à leur profondeur. La nouvelle de la naissance de son fils lui parvient à la dispute de Berne. « *Liebste husfrow* », écrit-il à sa femme, « *ich sag gott danck, das er dir ein frœliche gburt verlihen hatt. Der welle üns die nach sinem willen ze erziehen verlyhen.* »(2) Si donc Zwingli n'a pas eu le tempérament lyrique de Luther, il suffit de lire son oraison dans la peste pour sonder la profondeur de son expérience religieuse en face de la mort. Merle d'Aubigné a dit que la faiblesse de Zwingli résidait dans sa force physique et mentale. Il avait besoin du baptême du malheur, de la détresse, de l'impuissance et de la douleur(3).

Son poème appartient, par sa simplicité et son immédiateté, aux meilleurs produits du lyrisme chrétien : résignation et confiance, angoisse et humiliation, courage et consécration, tous les accents de l'âme évangélique résonnent dans ce chant, avec une fraîcheur ignorée jusqu'à cette époque et que le temps n'a pas fanée. On ne s'étonne point que la devise de Zwingli ait été dès lors : « Venez à moi, les fatigués et les chargés »... on s'étonnera davantage que douze ans avant Kappel, il ait pressenti sa fin violente, dont il parle à ses frères, et qu'il envisage encore dans « le berger ». Héroïsme sans forfanterie, âme de « soldat chrétien », préparée aux grandes batailles par une vision raisonnée de la situation politique, que l'avenir ne devait que confirmer. Wilhelm Oechsli lui attribue avec raison la fusion de ces deux qualités : « *revolutionære Energie und besonnenes Erfassen der Wirklichkeit* » (4).

De la manière d'éduquer la jeune noblesse. Nous nous sommes attardé au petit manuel pédagogique ; nous y trouvons l'éducateur, familier et paternel, aussi loin des excès de l'intransigeance que du laisser-aller. C'est un vrai résumé d'instruction religieuse que Zwingli donne à Gerold au début, tandis qu'ensuite son cri : « Retour aux sources », rallie tout l'humanisme de l'époque. Mais il ne s'agit pas seulement de l'intellect ; le cœur aussi doit retourner aux sources : « l'essentiel est que le cœur soit pur ». On ne restera pas insensible à la grâce, tempérée de gravité, qui anime tout l'exposé. Avec quelle sagesse Zwingli ne parle-t-il pas de l'amour au jeune homme, et ne mesure-t-il pas déjà, en plein XVIe siècle, la valeur du sport ? Zwingli a été réformateur social parce qu'il était *sociable*. Dans la façon délicate et toute johannique (« ne les retire pas du monde, mais délivre-les du mal ») dont il trace la limite entre le monde et le fidèle, on voit l'urbanité du maître qui, peu à peu, gagne ses adversaires, sans redouter de rencontrer le peuple, à la campagne, ou de s'asseoir avec les bourgeois, dans les corporations ou à la table des conseillers. Les réminiscences antiques servent d'agréable exemple sans altérer l'idéal chrétien : « Le Christ est la vérité ».

(1) *U. Z., zum Gedæchtnis der zürcher Reformation*, 1919, p. 208. — (2) *Ibid.*, p. 209. — (3) Mœrikofer, p. 70. — (4) *Ulrich Zwingli, zum Gedæchtnis der zürcher Reformation*, p. 115.

Divine exhortation à MM. de Schwyz. « Un chrétien ne doit rien avoir à faire avec les armes » ; l'idéal pacifique des Béatitudes, tout autant que les ravages du service étranger, ont déterminé l'attitude décidée de Zwingli dans sa « divine exhortation ». L'équilibre économique de la Confédération d'alors reposait sur les pensions étrangères. On lui en veut de toutes parts de se mêler ainsi de politique. Mais il sait, parce qu'il a vu. Il ne peut pas ne pas protester. Son intime ami Myconius lui écrit en plaisantant : « On avait coutume de dire que ta voix était si faible qu'on t'entendait à peine à trois pas. Mais je vois que c'est un mensonge, puisqu'on t'entend à travers toute la Suisse. C'est le vin zurichois, bien sûr, qui a fortifié tes cordes vocales, puisque tu discours maintenant avec une voix de stentor ! »(1) Le Conseil de Zurich lui-même était inquiet, et son premier mandement sur la prédication de l'Evangile seul, à l'exclusion de toute invention humaine, n'était pas uniquement en faveur de la Réforme. Du moins établissait-il le droit du pouvoir de légiférer en matière religieuse, en un temps où Zwingli n'exerçait pas encore d'influence sur le gouvernement. Mais ils devaient se rapprocher toujours davantage, pressés par la misère de l'époque, et grâce à la volonté tenace et douce du réformateur. En 1520, le Conseil de Zurich publie l'ordonnance somptuaire contre les mœurs étrangères(2). Zurich, qui passait pour la plus « bæbstisch und keisersch »(3), est la première à secouer le joug.

Apologeticus Archeteles. Dans sa polémique, Zwingli établit d'emblée le principe réformé : autorité de l'Ecriture, pour tous, par le Saint-Esprit. Ses arguments sont populaires, pratiques et marqués au coin du bon sens. Il voit dans le manque de confiance en Dieu la cause des abus actuels. Pacifique de tempérament (ce qui ne signifie pas pacifiste), il confesse l'impératif de sa vocation. Il nous donne un aperçu de sa méthode, qui consiste à ne détruire que là où on peut réédifier. « Alors les pauvres mortels ne seront pas attristés ; ils se réjouiront au contraire d'avoir trouvé la lumière. »(4) On peut faire des réserves sur son exégèse, mais sa piété pratique transparaît sans cesse. La prière, dit-il, n'est pas une rançon du pécheur, pour apaiser la colère de Dieu. Vous savez bien que Christ seul est notre rançon. La prière est une ardente supplication à la miséricorde de Dieu ; c'est d'elle seule que nous dépendons, et il ne peut être question de prière méritoire, comme vous le dites...

Le berger. En novembre 1523, quelques mois avant « le berger », Zwingli publiait des « Instructions pour la cure d'âme »(5). Elles étaient précédées d'une recommandation du gouvernement. Ces deux écrits résument en quelque sorte la théologie pastorale de Zwingli. Il faut recevoir l'enseignement de Dieu comme le Christ l'a reçu : tel est le principe du serviteur de Dieu. Zwingli est christocentrique ; là où est la foi au Christ, on agit selon le Christ. Et là où est l'amour de Dieu, il agit tout aussi puissamment que la

(1) Mœrikofer, p. 81. — (2) Mœrikofer, p. 82. — (3) La ville la plus papale et impériale. *U. Zw., Zum Gedächtnis der Zürcher Reformation*, p. 115. — (4) *Ibid.*, p. 93. — (5) *Christliche Anleitung an die Seelsorger.*

passion charnelle. La vraie et chaste foi ne peut pas supporter de chercher le réconfort ailleurs qu'auprès de l'époux de l'âme : Dieu (1). Loin d'exciter le peuple, il l'incite à la prudence et à la sagesse ; c'est pour honorer vraiment les saints qu'il faut se détourner de leurs images. « Donner au bois le nom des saints, c'est blasphémer. » Et lorsque les mesures réformatrices suscitent des résistances, il faut s'en remettre à l'autorité. L'image du berger de Zwingli diffère de celle de l'iconographie populaire. L'amour domine, mais pas la sentimentalité. Il avait été pâtre lui-même ; il connaît les troupeaux. La sainteté du chef a été conquise de haute lutte, et l'amène au niveau des grands prophètes de la régénération morale. La responsabilité tragique du ministre éclate dans son appel constant au renoncement. Au cours de ses voyages d'évangélisation dans la campagne, où l'abbé Wolfgang Joner de Kappel et Konrad Schmidt de Küsnacht lui prêtent appui, il se montre impitoyable dans l'attaque, sans quartier à l'égard des loups, mais il laisse à la révélation nouvelle, par la force de l'enseignement, le temps de germer dans les âmes.

De la justice divine et de la justice humaine. On peut discuter la valeur théologique de la distinction entre « les deux justices » ; mais elle est en tous cas inspirée par une droite intuition de la religion du cœur opposée au formalisme légaliste. Le pessimisme de Zwingli paraît être un élément intégral de tout « christianisme social », et n'exclut pas les réformes. Un de ses arguments contre le culte des images est que l'argent est « volé aux pauvres » (2). Le soin des indigents est le premier devoir de l'Evangile. Il supprime les Ordres mendiants et se préoccupe, dès 1520, du progrès moral du pauvre. Les biens des couvents sont administrés par l'autorité civile et consacrés à l'Eglise, à l'école et aux pauvres. Des bourses sont fondées pour les apprentis et les étudiants. Les vieillards ont une allocation, les malades sont assistés ainsi que les femmes en journées. On relève le salaire des pasteurs. On secourt les lépreux. A la campagne, les dîmes écrasantes sont supprimées ; le paysan se relève, l'artisan naît. Qui connaît la Zurich actuelle, est forcé de reconnaître que toute l'assistance moderne est en germe dans la cité du XVIe siècle (3). Et si l'on réagit actuellement contre une trop grande laïcisation de la législation sociale, il ne faut pas oublier que, du temps de Zwingli, l'Etat était tout près du pouvoir spirituel et s'en inspirait, grâce au sens politique du réformateur. L'influence exercée par lui sur le bourgmestre Röust est bien instructive à cet égard (4). Zwingli est républicain dans l'âme, en opposition avec Luther et les humanistes, tant suisses (Hemmerlin, Bonstetten) qu'allemands. Si, dans la classification du gouvernement que font les Anciens : monarchie, aristocratie ou démocratie, il penche pour l'aristocratie (5), il s'agit en réalité d'une démocratie représentative. Zwingli, comme on l'a fait observer (6), est sans doute avec Macchiavel le premier défenseur de la république. La liberté est au centre de sa pensée politique. L'Eglise est une démo-

(1) *U. Z. Eine Auswahl*, p. 386. — (2) Mœrikofer, II, 76. — (3) *Ibid.*, I, 249, II, 338. — (4) *Ibid.*, II, 78. — (5) *U. Zw. Zum Gedæchtnis*, p. 80. — (6) *Ibid.*, p. 81.

cratie au même titre que l'Etat ; tous deux sont portés par le peuple. Les anabaptistes sont des révolutionnaires, et sans doute Zwingli ne s'est pas opposé à la noyade de quatre d'entre eux. Mais il a retenu le pouvoir dans ses mesures de violence, comme le prouve son attitude à l'égard des paysans. Point de révolte sanglante, point de représailles cruelles comme en Allemagne. Zwingli, paysan lui-même, le considérait comme nécessaire à une saine économie nationale. Sans doute n'a-t-il pas vu les danger du césaro-papisme ; mais il est permis de croire qu'avec une existence plus longue, il eût modifié plus profondément les destinées de l'Eglise de Zurich.

Exposé de la foi chrétienne. « Le baptême signifie que Christ nous a lavés de son sang, et que nous le revêtons, c'est-à-dire, que nous devons vivre selon sa règle. » Et plus loin : « La Cène signifie que toute la plénitude de la grâce divine nous est donnée par Christ, et que nous devons dès lors aimer les frères, comme Christ nous a aimés ». Ces deux citations suffisent à justifier l'observation de Wernle (1), qui met en garde contre une interprétation trop moderne de Zwingli. Dans son « Exposé » de la foi chrétienne, précisément, le réformateur se montre nettement orthodoxe lorsqu'il interprète le symbole des apôtres. Est-ce là la raison d'une certaine sécheresse lorsqu'il parle du Christ, qui fait encore dire à Wernle que « la puissance du sentiment personnel perce rarement à travers l'exposé christologique traditionnel » (2) ? En revanche, Zwingli ressent très vivement la toute-présence de Dieu et la communion avec lui. Et ce n'est pas uniquement pour séduire François Ier qu'il associe Platon au Christ : l'universalité du salut est un article de sa foi qui s'est de plus en plus imposé à lui, comme en témoigne son commentaire à Matth. VII, 12 (3) ; et dans une lettre à A. Blarer, du 4 mai 1528, il écrit : « *Wæren beide Catonen, Camillus und Scipio nicht fromm gewesen, so hætten sie nicht grossherzige Mænner sein können. Die Religion war damals nicht auf die Grenzen von Palæstina beschrænkt, weil jener gœttliche Geist nicht nur Palæstina geschaffen hatte und liebte, sondern die ganze Welt* ». Mais c'est surtout dans les passages choisis que se montre la religion intime du réformateur, qui peut voir dans le sacrement « l'acte visible de la foi du cœur ».

Zwingli est celui des réformateurs qui demeure le plus près de nous. Et c'est dans ce sens qu'on peut le qualifier de moderne par rapport à ses deux grands compagnons. C'est pour cela sans doute que sa physionomie nous apparaît complexe, bien qu'harmonisée dans une forte personnalité. De l'antiquité, il a l'équilibre, la puissance, l'héroïsme serein. Il lui doit aussi, à travers l'humanisme, son sens historique ; il reconnaît dans les destinées humaines la Providence divine, et ses étapes progressives au cours des âges. Il chérit l'histoire de son pays et en tire les leçons pour son action politique. La raison n'abdique point chez lui, et il aime à associer la déduction philosophique aux intuitions de la foi : pensée et révélation mêlent leurs rayons dans sa vision de la réalité. Les sombres nuées du moyen âge sont dissipées.

(1) Paul WERNLE, *Der ev. Glaube nach den Hauptschriften der Reformatoren*, II, 331. — (2) *Ibid.*, p. 333. — (3) MŒRIKOFER, II, 337.

Du christianisme retrouvé, il a le cœur pieux, et le sentiment de la grâce de Dieu le pousse sans cesse à le mieux connaître. Il est entièrement possédé par l'Evangile ; il en voit les innombrables applications pratiques non seulement dans l'âme, mais dans les institutions et les mœurs de ses concitoyens. Son affabilité et sa diplomatie ne l'empêchent pas de dresser toute son énergie contre les faiblesses du siècle et de la créature, et seule, répétons-le, l'exiguité du théâtre d'action a pu rétrécir l'appréciation de son œuvre. Il a conquis Berne de haute lutte, puisque celle-ci a toléré le bouillant Megander longtemps après la mort de Zwingli, qui assura par là, indirectement, la tranquillité de Genève. Bâle choisit Myconius comme successeur d'Oecolampade. On doit relever aussi les services rendus par Zwingli à la législation ecclésiastique. C'est son mérite d'avoir fondé le renouveau de l'Eglise sur les institutions républicaines et sur l'esprit du peuple. Il connaissait la vie communale ; il a su faire appel à ses traditions d'indépendance pour asseoir solidement le nouveau « privilège » : la liberté de l'Evangile. Et cette liberté il est le premier à la réclamer pour les persécutés et les bannis, comme un asile protecteur, où Hütten, Karlstadt et des centaines d'autres, trouvèrent la paix. Il fallut de longues années à la Réforme calvinienne et luthérienne pour développer toutes ses conséquences. Celle de Zwingli, au contraire, se ramifie immédiatement dans tous les domaines de la vie religieuse, politique et sociale, de sorte que son champion mérite bien le titre de *réformateur civique*. Il était pleinement animé du civisme chrétien, qui lie les destinées de la nation à celles de l'individu. Et si les leçons de l'histoire ont un sens, la Réforme zurichoise nous fait envie, aujourd'hui encore, puisqu'elle a su faire comprendre au peuple tout entier comme à ses représentants, que les aspirations profondes de la patrie se prolongent dans l'élan vers le Royaume de Dieu.

André BOUVIER.